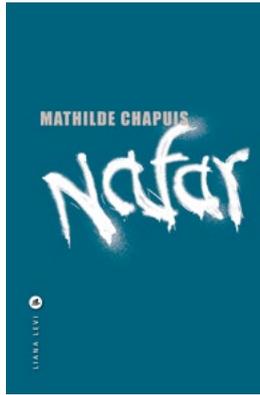


MATHILDE CHAPUIS

Nofar



LIANA LEVI



Une nuit d'octobre, c'est sur la rive turque du Meriç, le fleuve-frontière qui sépare l'Orient de l'Europe, qu'une mystérieuse narratrice arrête son regard. Et plus précisément sur l'homme épuisé qui, dans les buissons de ronces, se cache des soldats chargés d'empêcher les clandestins de passer du côté grec. Car celui qui s'apprête à franchir le Meriç est un nafar : un sans-droit, un migrant. Retraçant pas à pas sa périlleuse traversée, la narratrice émaille son récit d'échappées sur cette région meurtrie par l'Histoire et sur le quotidien de tous les Syriens qui, comme l'homme à la veste bleue se préparant à plonger, cherchent coûte que coûte un avenir meilleur loin de la dictature de Bachar al-Assad. Elle est celle qui témoigne des combines et des faux départs, imagine ce qu'on lui tait, partage les doutes et les espoirs.

Dans ce premier roman bouleversant d'émotion retenue, Mathilde Chapuis nous conduit au plus près des obsessions de tous ceux qui n'ont d'autre choix que l'exil.

MATHILDE CHAPUIS est née à Belfort en 1987. Après des études de littérature à Strasbourg puis à Naples, elle sillonne la Grèce, la Turquie et le Liban avant de s'installer de 2013 à 2015 à Istanbul. Depuis 2016, elle vit à Bruxelles. *Nafar*, son premier roman, se nourrit d'une précieuse proximité avec des exilés syriens rencontrés en Turquie.

« Une fiction aimante, épique, complice, inquiète, qui saisit l'énergie de l'espoir, l'impatience, l'élan. » *Livres Hebdo*

Mathilde Chapuis

Nafar



Liana Levi

À Thaer

I

C'est une nuit d'octobre. Tu marches, pressé mais silencieux, tu t'enfonces dans l'étoffe d'une abondante végétation, le cœur battant, le souffle court. Tu ne sais ni dans quoi ni sur quoi tu marches mais droit devant toi tu hâtes le pas, butant, trébuchant, les bras tendus comme pour repousser l'obscurité.

Déjà, la ville est loin. La ville, c'était hier. Maintenant, c'est la forêt, c'est la nuit. Il faut avancer.

Tu n'as pas pris beaucoup d'affaires. Pas à manger, pas à boire. Tu avais des cigarettes mais il ne t'en reste plus. Tu les as fumées en attendant sous le pont qu'il fasse assez sombre pour sortir sans être vu. Il te reste un briquet, un billet de vingt euros et quelques pièces de monnaie dans le fond de la poche de ton pantalon.

Tes chaussures t'ont coûté dix *liras*, la semelle est souple mais trop fine pour les voies accidentées que tu vas devoir emprunter. Comme seul vêtement chaud, la veste que tu portes chaque hiver, une veste en daim, confortable, indémodable, une veste bleue doublée d'un tissu très doux, avec deux poches obliques, au niveau des hanches, qui font bomber le torse quand on y plonge les mains.

Ce soir, les mains, tu les gardes libres. Elles fouillent l'obscurité, elles l'explorent avec inquiétude. Tout

autour de toi, des formes sombres et opaques, impénétrables. Tu crois les saisir, elles se dérobent. Mais ici quelque chose t'accroche, quelque chose te griffe, des tiges te giflent et te cognent; tu continues. Parfois, les arbres cachent la lumière du phare qui te guide; tu continues malgré tout, tu suis une ligne imaginaire, sans dévier de ta route.

J'aimerais écrire que c'est vers moi que tu viens, que c'est de moi que tu t'approches avec autant de hardiesse et de volonté. Écrire que je te sers de guide, mais la vérité c'est que nous ne nous connaissons pas encore. Ce soir, tu ignores tout de mon existence comme j'ignore tout de la tienne. Ce n'est pas moi qui t'appelle. Ce n'est pas moi qui motive ta traversée. Il faut cependant que ce soit quelque chose de grave, quelque chose d'extrême, pour te décider à affronter la nuit. Il faut qu'à te plonger dans cette marge du monde, remplie d'inconnu et de risques, il y ait une raison formidable, violente. Et si, à l'instant, quelqu'un t'arrêtait pour te demander ce que tu fabriques dans cette forêt – sûrement un militaire car il ne peut y avoir personne d'autre dans les parages à cette heure –, tu répondrais, il me semble: «Je suis là parce que je n'ai pas le choix.»

2

Hier, un bus t'a déposé dans le centre d'Edirne, près de la mosquée de Selim. Tu avais dormi tout le long du trajet, le jour était tombé et tu te réveillais dans une ville inconnue, déboussolé.

Un vent âpre circulait, secouant les arbres, soulevant la poussière le long des routes, agitant violemment de

fiers drapeaux rouges sur lesquels un croissant pinçait entre ses deux extrémités une petite étoile blanche. Les toits fumaient. La ville était saturée d'une odeur de roussi, surprenante pour qui arrivait d'Istanbul, comme si dans le four de chaque maison on avait oublié et fait cramer le même gâteau.

Tu as déambulé dans les rues commerçantes, cherchant de quoi manger puis, rassasié par un gros kébab sans saveur, tu es parti en quête d'un hôtel à bas prix.

Il manquait un œil au réceptionniste de la *pansyon* où tu as passé la nuit. Pour vingt-cinq *liras*, tu y as obtenu la chambre miteuse qui jouxte la réception, tu y as très bien dormi grâce à ton habituel sommeil de plomb mais tu as craint à l'aube de sortir et de croiser à nouveau le trou blanc et lisse de cette orbite vide.

« *Çay! Çay ister misiniz?* Thé! Voulez-vous du thé? »

Vers midi, ce matin, tu t'es assis dans un *kıraathane*, un café d'habitues, d'hommes désœuvrés buvant et fumant, jouant des parties de *tavla*¹ des journées entières. On y parle peu. Pour toute conversation, les dés roulent, les chapelets s'égrènent et les cuillères tintent dans les petits verres à thé. Sur chaque mur, un portrait d'Atatürk, ses yeux verts fixés sur vous. Il veille... ou il surveille.

« *Bir tane çay!* »

Au serveur qui a déposé le thé sur la table, tu as demandé par où on se rendait en Grèce.

« Pazarkule », a-t-il répondu, aussi sec et cassant qu'une branche morte.

1. Backgammon.

Pazarkule est le nom du poste frontière. Une suite de bâtiments au bout d'une longue route nue, bordée de champs, d'arbres et de buissons. C'est là où les militaires ont leur caserne, tiennent leur fusil en bandoulière. Là où, dans le petit bureau d'un préfabriqué, un employé donne un coup de tampon sur le passeport de ceux qui traversent la frontière en voiture, les autorisant à passer en Europe ou à entrer en Turquie.

Pazarkule n'est pas la réponse que tu attends. Tu ouvres la bouche pour protester mais déjà le serveur te tourne le dos et s'en va vers une autre table, portant à bout de bras son grand plateau en fer et ses petits verres remplis de liquide roux.

« *Çay! Çay ister misiniz ?* »

Tu as essuyé tes lunettes avec un mouchoir en papier et allumé une cigarette. Autour de toi, on avait remarqué l'étranger mais l'on n'y prêtait plus attention. Les uns avaient repris leur partie de *tavla*, les autres regardaient dans le vide, le dos voûté, aussi immobiles que les chaises sur lesquelles ils étaient assis. Seuls les doigts de la main droite, abandonnés sur le bord de la cuisse, triturait mécaniquement les perles de leurs *tesbih*¹. Installés près de l'écran de télévision fixé dans un angle de la pièce, quelques-uns étaient restés absorbés par une course de chevaux. Méprisants ou indifférents, ils t'avaient imposé le silence.

Découragé, tu t'apprêtais à partir quand le serveur qui ramassait ton verre a indiqué de son index muet le fond de la pièce.

1. Chapelets musulmans.

Tu l'as suivi, traversant la salle entre les tables alignées. Là, un homme, la joue balafrée, les mains posées sur le zinc, t'a invité à t'asseoir.

« *Buyrun...*

– Grèce aller voudrais-je... as-tu dit dans un turc presque convenable. Comprends?

– Shhhhhui!» a fait l'homme en se couvrant la bouche.

D'un geste lent et théâtral, il a sucré son thé, l'a remué de quelques coups de cuillère sonores et l'a porté à ses lèvres. Derrière lui, Atatürk, pendu dans son cadre en bois au-dessus des théières, s'affiche avec une toque poilue sur la tête. Il t'observe, comme un mauvais génie, le sourcil relevé.

«Je suis sorti de taule il y a deux semaines et je ne tiens pas à y retourner... Comprends?» a dit l'homme.

Puis il t'a montré d'un geste de la main qu'en échange de quelques euros il acceptait de te donner les informations dont tu avais besoin.

Tes doigts se sont faufileés dans la poche droite de ton pantalon. Tu as tâté le papier raide et neuf de deux billets pliés l'un dans l'autre. À Istanbul, tu es allé convertir tes économies en prévision de ton voyage. Tu as fait passer près de deux cents *liras* sous la vitre du bureau de change et l'on t'a rendu soixante-dix euros.

Tu aimerais bien sortir le billet de vingt sans montrer celui de cinquante. L'homme à la balafre attend que tu te décides en modelant son tabac sur une feuille de papier à rouler. Tu pourrais faire une discrète manipulation et mettre de côté le gros billet. Mais une petite voix te souffle dans le creux de l'oreille: «Vingt euros, réveille-toi! Ce gars-là doit brasser des mille et des cents.»

Il faut la jouer fine. Tu ne veux pas prendre le risque d'offenser l'ancien taulard ni perdre l'occasion d'obtenir de vraies informations. Alors tu tires de ta poche le billet de cinquante euros et tu lances, fataliste :

« C'est tout ce que j'ai. »

Le billet a séjourné plusieurs secondes sur le comptoir. Tu as redouté de ne pas avoir donné encore assez. Finalement, une main lente mais ferme s'en est saisie et la langue du bonhomme s'est animée.

Elle t'a dit de traverser le Meriç – qu'elle a prononcé « *Meritch*¹ » –, le fleuve gardé par les armées des deux pays frontaliers. De nuit, sans lune, nuit noire autant qu'il se peut, il te faudrait marcher depuis la ville en direction d'une lumière rouge que tu verrais briller au loin. Cette lumière, provenant d'une très haute tour, signifierait pour toi la Grèce, car c'est de là-bas qu'elle te guiderait.



ÉDITIONS LIANA LEVI

1, Place Paul-Painlevé, Paris 5^e

Retrouvez l'intégralité de notre catalogue
et inscrivez-vous à la newsletter sur le site
www.lianalevi.fr

© Éditions Liana Levi, 2019

Couverture : D. Hoch

Cette édition électronique du livre *Nafar*
de Mathilde Chapuis
a été réalisée en juillet 2019 par Atlant'Communication.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 979-10-349-0165-4)
ISBN ePDF : 9791034901678